



*Scripta Philosophiæ Naturalis* 16 (2019)

ISSN 2258 – 3335

CONSCIENCE ET PERCEPTION :  
UNE ANALYSE  
DE LA FONCTION DISTINCTIVE DU LANGAGE (\*)

Pierre FARAGO

(\*) Conférence au 7ème Symposium  
du Cercle de Philosophie de la Nature  
Université Australe du Chili, Valdivia, 21-23 Novembre 2018

*RÉSUMÉ : On repère deux modalités fondamentales de l'inscription de la perception humaine dans le monde: l'une, continue dans l'ordre de la perception du temps, l'autre discontinue, dans l'ordre de l'appréhension distinctive des étants. Si l'on bute rapidement sur des difficultés insurmontables dans l'exploration de la première, la seconde offre un champ d'exploration large et fécond. En m'appuyant sur un schéma topologique que j'avais mis au point pour tenter de résoudre certaines questions restées sans réponses dans la définition et la compréhension de certains troubles psychiques et cognitifs comme l'autisme, j'analyse une fonction fondamentale du langage: la fonction distinctive. J'ai repéré ce faisant une étonnante préfiguration matricielle de cette fonction présente aux confins de la matière, mise en lumière par une expérience de physique quantique "classique", mais réactualisée en 2013 par une équipe de physiciens américains. Analysant les résultats obtenus au croisement d'une théorie du passage de l'infiniment petit au monde macroscopique – la théorie de la décohérence quantique – et des inférences autorisées par mon schéma, je propose une explication apparemment satisfaisante des entorses à la logique classique constatées en physique quantique. Il apparaît que le lien entre l'opérateur distinctif présent au niveau quantique et celui qui se manifeste dans le langage n'est pas d'ordre analogique mais signale plutôt une étroite parenté ontologique. De sorte que l'univers lui-même, et nous-mêmes en son sein, semblons constitués fondamentalement par cet opérateur que l'on pourrait qualifier de "metalinguistique" – indice à l'appui d'une approche moniste sans doute plus féconde et pertinente que l'approche dualiste ordinairement réservée à la distinction entre esprit et matière.*

*MOTS-CLÉS : Conscience, perception, langage, distinction et relation, décohérence quantique, fonction distinctive.*

*RESUMEN: Se identifican dos modalidades fundamentales de la inscripción de la percepción humana en el mundo: una, continua en el orden de la percepción del tiempo, la otra discontinua, en el orden de la aprehensión distintiva de los seres. Si uno tropieza rápidamente con dificultades insuperables en la exploración de la primera, la segunda ofrece un amplio y fértil campo de exploración. Basándome en un esquema topológico que desarrollé para intentar resolver algunas preguntas sin respuesta en la definición y comprensión de ciertos trastornos psíquicos y cognitivos como el autismo, analizo una función fundamental del lenguaje: la función distintiva. En el proceso, he descubierto una sorprendente configuración de matriz de esta función en los confines de la materia, traída a la luz por un experimento de física cuántica "clásico", pero actualizado en 2013 por un equipo de físicos estadounidenses. Al analizar los resultados obtenidos en la encrucijada de una teoría del pasaje del mundo infinitamente pequeño al macroscópico, la teoría de la decoherencia cuántica, y las inferencias permitidas por mi esquema, propongo una explicación aparentemente satisfactoria de las violaciones a la lógica clásica que se encuentran en física cuántica. Parece que el vínculo entre el operador distintivo presente en el nivel cuántico y el que se manifiesta en el lenguaje no es de orden analógico sino que indica una relación ontológica estrecha. De modo que el universo mismo, y nosotros mismos dentro de él, parecemos constituidos fundamentalmente por este operador que podría describirse como "metalingüístico" – un índice que apoya un enfoque monista que probablemente sea más fructífero y eficaz que el enfoque dualista reservado para la distinción entre espíritu y materia.*

*PALABRAS CLAVE: Conciencia, percepción, lenguaje, distinción y relación, decoherencia cuántica, función distintiva.*

*ABSTRACT: Two fundamental modalities of the inscription of human perception in the world are identified: one, continuous in the order of the perception of time, the other discontinuous, in the order of the distinctive apprehension of beings. If one quickly encounters insurmountable difficulties in the exploration of the first, the latter offers a wide and fertile field for exploration. Based on a topological scheme that I have developed earlier trying to solve some unanswered questions in order to define and understand certain psychic and cognitive disorders such as autism, I analyse then a fundamental function of language: the distinctive function. In that process, I have spotted such a surprising matrix prefiguration of this function at the confines of matter, brought to light by Young in his famous quantum physics experiment at the beginning of the nineteenth century, but updated in 2013 by a team of American physicists. Analysing the results obtained at the crossroads of a theory of passage from the infinitely small to the macroscopic world – the theory of quantum decoherence – and the inferences allowed by my scheme, I propose an apparently satisfactory explanation related to the infringement of classical logic found in quantum physics. It appears that the link between the distinctive operator present at the quantum level and the one which manifests itself in language is not of an analogical order but rather indicative of a close ontological relationship. So that the universe itself, and ourselves within it, seem fundamentally constituted by this operator that could be described as "metalinguistic" – an index supporting a monistic approach probably more relevant and fruitful than the dualistic approach ordinarily reserved for the distinction between spirit and matter.*

*KEYWORDS: Consciousness, perception, language, distinction and relationship, quantum decoherence, distinctive function.*

### *Préliminaire*

Je tiens ici à remercier Monsieur Miguel Espinoza qui m'a donné, avec la si grande générosité qui le caractérise, l'opportunité de pouvoir exposer dans le cadre du 7ème Symposium du Cercle de Philosophie de la Nature à l'Université Australe du Chili un des éléments d'un ouvrage consacré à l'autisme que j'ai rédigé voici un peu moins d'un an. Je ne dispose pas de l'espace suffisant pour pouvoir donner ici le détail du cheminement réflexif qui a été le mien dans ce travail, mais il suffira de préciser qu'au travers de plusieurs expériences de pensée adossées à un autre ouvrage en cours, j'en suis venu à établir un schéma topologique. Ce schéma s'est révélé, à ma grande

surprise, être extrêmement fécond dans plusieurs domaines, et c'est lui que je vais tenter d'exposer, comme clef explicative de ma proposition.

Je tiens ici à préciser que je n'emploie pas le terme « topologique » au sens capté par la sous-section géométrique et analytique du même nom en mathématiques. Je ne l'emploie pas davantage à celui prévalant en sociologie, ni évidemment au sens qu'on lui donne en ingénierie informatique. Je prends le terme « topologie » en son sens étymologique strict, qui désigne l'étude et la description d'un « lieu » spécifique, en l'occurrence celui se déployant au sein du schéma en question. Ce schéma transpose dans une représentation graphique aisée à aborder des concepts abstraits plus ou moins complexes relevant de l'intuition et de l'intellection. Il permet de visualiser les interactions qu'ils entretiennent entre eux, et d'en inférer de nombreux effets de sens. C'est cette représentation presque "géographique", où chaque concept se voit assigner une place spécifique qui m'autorise, je crois de manière légitime, à parler de "topologie", comme exploration de l'espace représentatif que j'ai établi – sans confusion avec les disciplines homonymes dont j'ai parlé.

### *Introduction – Cadre général*

Dans l'aphorisme 5.5542 extrait du *Tractatus logico-philosophicus*, Wittgenstein écrit:

La question suivante a-t-elle un sens : qu'est-ce qui doit être pour que quelque chose puisse être-ce-qui-arrive ?

Dans la mesure où le syntagme « être-ce-qui-arrive » désigne *stricto sensu* un déplacement temporel ou spatial, ce déplacement implique un ancrage initial dans l'un et/ou l'autre de ces deux ordres se déployant vers un terme provisoire ou définitif. Nous avons là tous les termes de la relation, si l'on admet que la relation est une tension qui relie deux points, ou deux étants. Cette question explore donc la nature relationnelle de l'être (être-ce-qui-arrive), et la liaison consubstantielle du temps (ce-qui-arrive) et de la relation, qui se construit comme déploiement causal implicite (ce-qui-arrive).

La trame même de l'être comme déploiement implique le temps, qui est précisément le lieu de ce déploiement de l'être : de sorte qu'aucune séparation ne saurait être établie entre ces deux termes. Quand on parle du temps, on parle de l'être, et réciproquement. Les développements précédents impliquent nécessairement une conscience réflexive pour seulement pouvoir être envisagés, posés et articulés entre eux. La question énoncée par Wittgenstein a

donc un sens puissant, et appelle une réponse simple : *l'Homme*, en tant qu'on peut le définir par sa conscience réflexive, précisément. L'Homme est « ce qui doit être pour que quelque chose puisse être ce-qui-arrive ». On peut d'ailleurs observer que la question de Wittgenstein forme une sorte de vortex qui tourbillonne sur lui-même, en ce sens qu'elle désigne l'homme et ne peut être posée que par un homme : c'est la boucle constituée par ses termes et la réponse qu'ils appellent qui est désignée par Wittgenstein et qui le fait s'interroger sur le sens d'une telle question.

La conscience est l'expérience intime au sein du sujet d'une continuité d'être (telle l'expérience de la durée) dont le déploiement réflexif porte sur une perception discontinue du réel, sur laquelle je vais revenir très en détail, et qui constitue l'essentiel de ma proposition présente. Et de fait, ce qui permet à l'homme d'être le lieu paradoxal où se conjuguent continuité du sentiment d'être et discontinuité d'appréhension du réel résulte de son chevauchement unique entre l'en-soi et l'ordre phénoménal.

C'est ce chevauchement caractéristique que j'ai tenté de représenter topologiquement, et que je vais vous présenter bientôt.

Deux modalités fondamentales, donc, de l'inscription de la perception humaine dans le monde:

Modalité continue dans l'ordre de l'expérience du déploiement temporel (liée à notre inscription corporelle incarnée au sein du monde)

Modalité discontinue de l'appréhension distinctive des étants (liée à une propriété du langage qui structure fondamentalement l'architecture de notre cognition).

§ 1. – *Sur la question de la conscience comme expérience intime du sujet et celle de son émergence :*

Les derniers développements de la phénoménologie menés par des auteurs comme Maurice Merleau-Ponty, Francisco Varela ou Michel Bitbol ont débouché sur le constat d'une sorte d'aporie logique que l'on pourrait résumer avec l'aphorisme 5.633 extrait du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein, cité d'ailleurs partiellement par Michel Bitbol dans une de ses conférences : « Où dans le monde remarquerait-on un sujet métaphysique ? Vous dites que le rapport est ici tout semblable à celui de l'œil et du champ de vision. Mais vous ne voyez réellement pas l'œil. Et rien dans le champ visuel

ne permet de conclure qu'il est vu par un œil ». La question qui nous occupe serait très simplement et évidemment posée en remplaçant le terme « sujet métaphysique » par celui de « conscience ». Le problème justement posé de la question de la conscience envisagée comme objet d'étude serait donc le suivant, si l'on déploie dans toutes ses dimensions le sens de l'aphorisme précité:

le fait que la conscience se trouve fondamentalement en situation de précession vis-à-vis des propres interrogations qu'elle formule sur elle-même la rend comtable de la question de l'origine, qui se définit quant à elle par le fait qu'elle est structurellement absente.

Il se passe quelque chose qui fait advenir la conscience, mais le moment de cet avènement et ce qui le précède ne peuvent que lui échapper sans rémission, dans la mesure où ils ont précédé son déploiement. Ce qui précède assurément cette émergence de la conscience de manière parfaitement repérable est le corps, qui procède de l'en-soi dans lequel il est originairement inscrit, et qui forme le soubassement nutritif initial des étagements successifs du sujet, constitués par la sensibilité, l'affectivité, l'intelligence, le sens symbolique, le sens spirituel, et enfin le sens éthique – soient sept niveaux en comprenant le corps lui-même. Le tressage analogique extrêmement complexe qui en résulte conjugué à la question de la précession originelle laisse entendre que la conscience comme objet d'étude exhaustif et plus encore comme processus susceptible d'être reproduit sur la base de procédures analytiques constructivistes relève d'une pure utopie et de fantasmes dont il serait très intéressant d'analyser les ressorts profonds – ce qui m'entraînerait hors du cadre que je me suis fixé présentement. Je ne compte donc pas creuser davantage un sujet dont l'exploration aussi profonde soit-elle est une impasse logique et ne peut *in fine* que renvoyer à l'expérience intime et irréductible de la conscience de soi que chacun porte en lui-même. Car, ainsi que le disait encore Wittgenstein : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire ».

Comme on le sait, au 20<sup>ème</sup> siècle la phénoménologie est le courant qui a le plus insisté sur l'intime relation de la conscience et du temps : en suivant ce chemin de manière unilatérale la phénoménologie m'apparaît ainsi déboucher sur une forme d'impasse philosophique. En effet Maurice Merleau-Ponty et Francisco Varela nous proposent d'ouvrir au fond de cette impasse la porte qui mène à l'art, à la peinture, la poésie, à la méditation. Cette porte est trop étroite pour laisser passer autre chose que le sujet en sa solitude. Les formes généreuses de la philosophie, qui implique le dialogue et la rencontre de plusieurs consciences sur l'agora de la raison, ne lui permettent pas d'en franchir le seuil.

La phénoménologie, au moment d'accomplir son propos est contrainte de quitter la rive philosophique pour aborder celle de l'expérience intime irréductible, et c'est en ce sens et en ce sens seulement que j'y vois une impasse pour la philosophie.

Sur l'autre versant en revanche, concernant l'appréhension distinctive des étants liée à une propriété du langage qui structure fondamentalement l'architecture de notre cognition, il est possible de mener un fructueux travail analytique, dont la présente intervention se propose de sonder certains aspects fondamentaux. Je vous propose d'entrer à présent dans le cœur de ce travail.

## § 2. – *Sur l'appréhension distinctive des étants : modalités du déploiement réflexif de la conscience en son exercice:*

### A) *Schéma*

Dans un ouvrage de Harry Woolf intitulé *Some Strangeness in the proportion*<sup>1</sup>, le physicien théoricien américain John Archibald Wheeler propose une représentation graphique du principe *anthropique* énoncé en 1974 par Brandon Carter, physicien australien. Ce principe épistémologique postule, dans sa version dite forte, que les lois fondamentales et les constantes qui régissent l'univers sont congruentes avec le fait que l'émergence d'observateurs en son sein puisse tôt ou tard advenir. Il en résulte une conception clairement finaliste de la présence de l'homme au sein du monde, qui n'a pas été sans susciter de nombreux débats au sein de la communauté scientifique. La synthétique et très intuitive représentation graphique que Wheeler a donnée de la proposition de son jeune collègue Carter est remarquablement riche de déploiements explicatifs multiples, bien que difficilement décelables à première vue. J'ai repéré cependant que le philosophe et physicien autrichien Ernst Mach (1838-1916) avait déjà établi de manière implicite le cadre général de ce principe moniste « neutre », résumé dans un dessin – là aussi, ce qui n'est pas anodin – publié dans les « Beiträge zur Analyse der Empfindung » (Contributions à l'analyse des sensations), datés de 1886:

---

<sup>1</sup> *Some Strangeness in the proportion, A Centennial Symposium to Celebrate the Achievements of Albert Einstein, - Beyond the black hole*, by John Archibald Wheeler, page 362, H. Woolf ed., Addison Wesley publishing Cy. 1<sup>er</sup> janvier 1980.



Figure 1

Wheeler représente donc le rapport entre l'Univers et l'Homme<sup>2</sup> sous la forme d'un U majuscule (U, comme Univers), dont la branche de gauche est munie à son extrémité supérieure d'un œil ouvert qui considère la branche de droite, vers laquelle il est tourné :

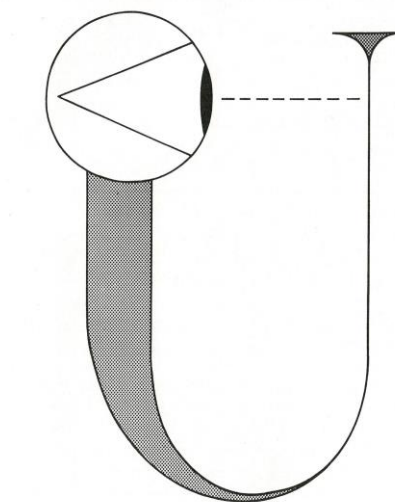


Figure 2

---

<sup>2</sup> L'Homme, écrit avec un H majuscule désigne ici de manière générique le genre humain dans son ensemble, hors de toute considération sexuée.



L'Homme, c'est donc ici l'Univers se regardant lui-même. L'Homme est ainsi crédité du statut spécifique d'un principe d'extériorité inscrit au sein d'un ensemble déterminé englobant, dont il semble former la clef explicative. Ceci n'est pas sans évoquer une topologie pour le moins problématique, dans la mesure où il semble contraire à la raison qu'un élément situé intégralement à l'intérieur d'un ensemble puisse dans le même temps lui être extérieur<sup>3</sup>: ce point fait de l'Homme le lieu étrange d'une pliure spécifique, celle où le monde se retourne réflexivement sur lui-même, dans une sorte de dédoublement spéculaire.

J'ai donc repris le U initial de Wheeler, et me suis contenté d'en déployer tous les implicites. Le schéma présenté ici est ainsi centré sur une matrice générale qui peut être reprise au sein d'autres schémas traitant de questions multiples, d'ordre anthropologique, psychologique, psychopathologique, épistémologique, et de manière plus générale, philosophique. Cette matrice est constituée du U précité, complété par moi au sommet de sa branche droite d'une flèche directive descendante ; la branche gauche porte symétriquement une flèche directive ascendante – voir la Figure 3.

Le U est traversé de haut en bas par une ligne médiane qui vient le couper en son point central inférieur. J'ai crédité la partie droite ainsi délimitée de symboliser topologiquement le Monde-en-soi, dans l'indistinction matricielle et nocturne de son être-là. La partie gauche, où Wheeler plaçait l'œil représentant la position de l'Observateur<sup>4</sup>, est conséquemment dévolue à la place de l'ordre phénoménal, structuré par les *instances réflexives représentatives du langage*.

Les structures essentielles qui constituent l'articulation relationnelle entre le monde en soi et sa réflexion phénoménale trouvent ici leur place : celles du langage, matrice de toute distinction et de toute désignation. Ce que j'appelle l'attelage signifiant-signifié trouve ainsi sa place au sein du versant gauche de notre schéma, et désigne son arrimage référentiel situé à droite du schéma, en vis-à-vis.

L'expression « attelage signifiant-signifié » signale la liaison systémique de ce que désignent ces deux termes au sein du langage, afin de rendre plus palpable *l'extériorité radicale du référent*. Car le langage ne porte en tant que tel rien du monde en lui et il est fondamentalement inerte et dépourvu de signification s'il n'y a pas une conscience vivante en pleine santé pour établir

---

<sup>3</sup> Même s'il existe des objets géométriques par exemple qui semblent se rapprocher par leur topologie spécifique d'un semblable état : anneau de Moebius, bouteille de Klein ou surface de Boy.

<sup>4</sup> Ainsi que le qualifie Jacques Merleau-Ponty dans son ouvrage *Le spectacle cosmique et ses secrets*, Larousse, 1<sup>er</sup> décembre 1988.

Schéma général

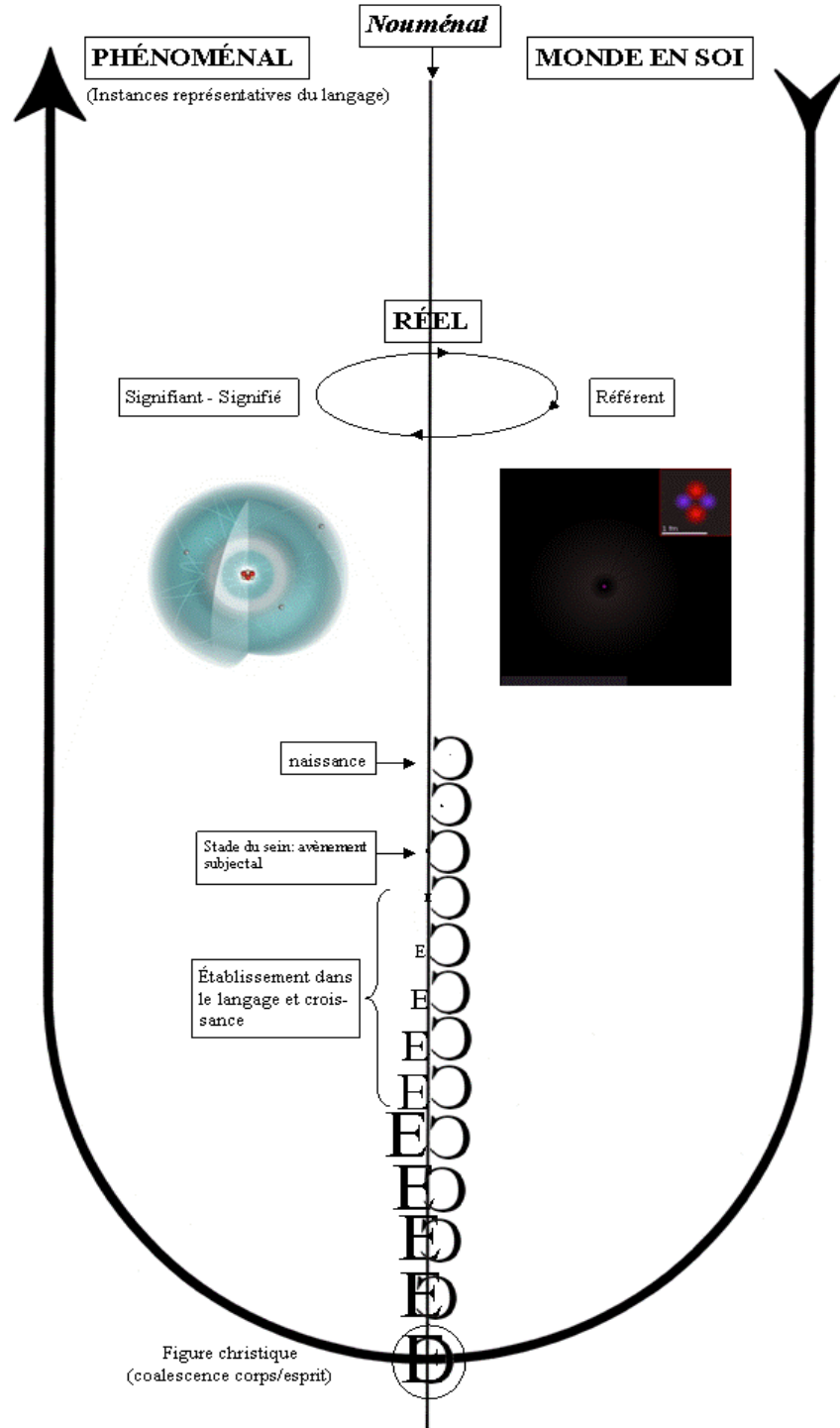


Figure 3

sans cesse les arrimages référentiels corrects. Autrement dit : le langage sans la conscience est un ensemble vide.

La circulation relationnelle qui s'établit entre l'attelage signifiant-signifié, d'une part, et le référent, d'autre part, constitue le lieu de l'établissement du réel, qui ne se confond pas, comme l'intuition immédiate pourrait nous y conduire par erreur, avec le monde.

J'avais initialement nommé la partie droite « ordre nouménal ou Monde-en-soi », reprenant partiellement une catégorie kantienne fondamentale, mais une remarque du philosophe François Azouvi m'a conduit à reconsidérer ce point. Sa remarque a porté sur la désignation incorrecte, selon lui, de la partie droite du schéma comme « ordre nouménal *ou* Monde-en-soi », qui serait plus pertinemment désignée comme « Monde-en-soi », sans rattachement à la qualification de « nouménal ». Cette remarque m'a permis de préciser un point crucial dans mon schéma, concernant cette question du « nouménal », auquel j'ai pu assigner sa juste place : celle de l'incandescence *relationnelle* entre l'attelage signifiant-signifié et le référent. Le nouménal occupe chez moi ainsi l'exact milieu entre le monde en soi d'un côté, et sa manifestation phénoménale de l'autre — ce que j'ai repéré comme lieu de l'établissement du réel, au sens où je l'entends, c'est-à-dire le monde construit, donc, puisque dans "nouménal" intervient la notion grecque de  $\nu\omicron\nu\varsigma$  qui implique l'intellection.

Il semblerait cependant que dans l'acception kantienne, le concept de nouménal renvoie à la « chose en soi », ce qui n'est pas sans poser une difficulté importante. Cette approche, établissant la notion de « chose en soi » n'est pas compatible avec mes postulats, car selon les conclusions auxquelles je suis arrivé concernant l'éveil de la conscience réflexive dans la constitution du sujet, seul le monde en soi peut exister en tant que tel dans son indistinction fusionnelle. Dès lors qu'un processus d'identification et de distinction est appliqué à une chose spécifique, elle s'extrait de l'indistinction fusionnelle qui caractérise l'en-soi pour s'établir définitivement sur la rive phénoménale, structurée en profondeur par les fonctions discriminantes du langage, ce qui semble faire de la notion de "chose en soi" un artefact formel de la pensée.

Cependant cette considération concernant la chose en soi n'épuise évidemment pas la question, par le fait que le caractère substantiel du référentiel désigné au sein du monde ne peut être nié sans mettre en péril les fondements même du réel et la validité ontologique du langage, c'est-à-dire le fait qu'il n'étreint pas rien dans son exercice. Le fameux coup de pied de Samuel Johnson dans sa controverse avec Berkeley est là pour le rappeler utilement. Le problème se résout assez simplement si on accepte le postulat d'une codétermination et d'une codépendance commutatives et inséparables de l'homme

vis à vis du monde (ce qui va de soi) et du monde vis à vis de l'homme<sup>5</sup> (ce qui tire du côté d'un finalisme déjà implicitement présent dans certaines propositions monistes<sup>6</sup>).

Ainsi le langage en tant que reflet du monde validerait la distinction des étants en soi, distinction impensable et inaccessible – jusqu'à un certain point, nous allons le voir plus loin – pour le monde même hors des instances représentatives du langage.

Pour résumer la question et établir le statut correct du « monde-en-soi », il semble utile de se livrer à une expérience de pensée radicale, résumée par la question suivante : que serait le monde, non seulement hors de toute présence d'un observateur doté d'une conscience réflexive quel qu'il soit permettant d'attester l'existence de ce monde, mais encore hors de toute présence d'une conscience réflexive susceptible d'envisager son propre effacement à elle ? C'est-à-dire une conscience susceptible de poser la question que je viens juste de poser, à savoir : que serait le monde sans conscience ? La seule réponse satisfaisante serait, au mieux : une nuit profonde. Au pire, il est permis d'affirmer que le monde n'existerait pas, au sens strict de ce terme, suivant lequel *ex-sistere*, c'est se tenir hors de soi, dans la dimension épiphanique de la manifestation. Ce qui laisse entendre que la complétude de l'être n'est atteinte que dans sa pleine attestation réflexive : l'Univers ne saurait ainsi en toute logique tenir sans l'Homme.

C'est ainsi que « le miroitement de l'eau de la piscine projeté vers l'écran des cyprès » décrit par Maurice Merleau-Ponty dans *L'œil et l'esprit* est d'une certaine façon l'eau elle-même si l'on veut bien suivre notre postulat moniste initial. En effet, la complétude ontologique du monde ne s'établit qu'une fois refermée la circularité réflexive de l'en-soi diffractée en l'esprit humain, qui lui offre en retour l'attestation plénière de son être. En effet, la perception de ce

---

<sup>5</sup> Comme cela a été d'ailleurs déjà signalé, la réfutation résumée par le coup de pied de Johnson s'annule d'elle-même et valide les intuitions berkeleyennes : c'est précisément *un homme*, Johnson, qui, donnant un coup de pied dans une pierre atteste son existence en tant que pierre.

<sup>6</sup> Dans ce cadre, il est utile de préciser que l'opposition monisme/dualisme formalisée par le naturaliste allemand Ernst Haeckel (1834-1919) ne peut tenir, en ce sens qu'elle reproduit un schéma d'oppositions dualistes trop réductrices. Sans se noyer dans les attributions et définitions fines établies par Désiré Nys (1859-1927) dans son article de 1912 *Le monisme*, le cadre vers lequel semblent pointer les intuitions portées par notre schéma se rapprocherait d'un monisme « modéré » de la connaissance, qui explorerait ainsi de façon critique les limites problématiques du second des quatre principes le définissant, le principe de réussite. Cf. les commentaires du schéma n°5 (voir Désiré Nys «Le monisme», in *Revue néo-scholastique de philosophie*, vol.19, n°76, Louvain, Société philosophique de Louvain, 1912, pages 515-536).

miroitement comme miroitement de l'eau elle-même n'est possible qu'au sein d'une conscience réflexive en mesure d'établir des inférences causales, et d'attribuer le miroitement à ce qui en est la cause.

### B) *Structure du monde, envisagé comme totalité*

Ce qui précède nous permet d'affirmer qu'il existe *in fine* deux états fondamentaux du monde, surplombés par une superstructure originelle, soit donc trois au total : l'en-soi nocturne indistinct et fusionnel – correspondant à ce qu'Aristote a rangé du côté de l'être en puissance –, le réel – relatif à ce que le même Aristote a rangé du côté de l'être en acte – constitué d'étants distincts et donc relationnels, qui tiennent leur distinction de leurs interactions relationnelles, et inversement leurs facultés relationnelles de leur distinction ; la superstructure surplombante originelle est quant à elle l'absence elle-même, dans la mesure où ce qui conditionne l'émergence de toute distinction porte en creux l'extraction hors du magma fusionnel initial dont on ne peut rien dire, donc l'éloignement à l'infini de son être-là indistinct.

Le monde en soi interdit en effet par sa présence universellement englobante toute distanciation réflexive. C'est ainsi que le commencement, l'origine, le *בְּרֵאשִׁית* (Beureshit) de la Bible signale le moment de cette extraction : le caractère indicible de ce qui précède fondamentalement tout commencement est désigné par l'absence – en lieu et place de la *première* lettre du *premier* mot du *premier* livre de la Torah –, de la première lettre de l'alphabet hébreu, א (aleph). Cette lettre, significativement dépourvue de toute valeur phonétique, donc imprononçable, est remplacée par la deuxième, ב (beith), celle qui vient *après*. Il n'est d'ailleurs pas anodin que le mathématicien Georg Cantor, introduisant dans sa théorie des ensembles les nombres transfinis qui explorent mathématiquement la question de l'infini, ait utilisé pour les caractériser la lettre א.

Pour le dire donc en d'autres termes, le mouvement de l'être vers sa propre manifestation se traduit, dans la conception moniste qui est la mienne, par ce que l'on peut appeler à la suite de Merleau-Ponty la déhiscence du sensible, ce qui veut dire que le sensible ou l'être se déploie sous la pression de sa propre abondance depuis les constituants élémentaires de la matière jusqu'à l'émergence de la vie puis de la conscience. Cette déhiscence se paye au prix de l'éloignement à l'infini de l'indistinction fusionnelle, reléguée dans une absence fondamentale.

### C) *Établissement des instances corporelle et spirituelle humaines*

Hors de toute distinction sexuée, l'inscription de l'être humain au sein de ce schéma établit logiquement que le corps appartient à l'en-soi du monde et inclut, au titre d'une potentialité non encore déployée au moment de la naissance, un esprit embryonnaire non manifesté en son sein. Le premier moment du déploiement de l'instance spirituelle (langage, intellection, éthique) commence à se cristalliser chez le nourrisson au moment du stade du sein, qui forme le point de catalyse de son extraction hors de l'en-soi. Il se confond avec l'émergence du sujet, en tant qu'instance réflexive appelée à une croissante conscience d'elle-même. Parvenu à son point de maturité, le sujet, en fonction de son histoire spécifique et des aléas de son existence, est soumis plus ou moins au cours de plusieurs paliers évolutifs à une progressive coalescence corps/esprit, au cours de laquelle les différentes instances qui le constituent tendent à s'unifier. Le corps est peu à peu ressaisi par l'esprit dans une conscience d'exister manifestée dans une présence spécifique à soi, articulée dans le même moment à une complétude relationnelle intra- et intersubjective, où l'autre est reconnu comme autre soi-même, et le soi comme un autre pour l'autre. Dans le même moment le corps devient expression « grammaticale » pure, au sens où le sujet qui dit « je » est établi dans la complétude de son état de sujet, et *incarne* le sens absolu de la première personne, en devenant auteur de ses propres paroles, loin de toute écholalie et de tout ventriloquisme. Cette coalescence corps/sujet s'accompagne de celle de la triade signifiant-signifié/référent prise au sens de matrice cognitive générale qui s'établit dès lors en tant que telle dans cette nouvelle complétude au sein du sujet parvenu à ce point d'accomplissement de son être. Le placement topologique de cette coalescence signifiant-signifié/référent est la médiane « nouménale ».

Il est intéressant de souligner que la coalescence corps/esprit s'établit au centre de la figure, au lieu de croisement de la médiane « nouménale » et des branches gauche et droite du U. La notion mathématique de *limite* telle qu'elle est approchée par le calcul infinitésimal peut contribuer à décrire analogiquement de façon intéressante ce point de fuite topologique infini, où en-soi et manifestation tendent à fusionner, sans jamais perdre leur spécificité distinctive cependant.

§ 3. – *Fonction distinctive du langage et discontinuité d'appréhension du réel : un aperçu de son origine considérée d'un point de vue ontologique. (Proposition d'explication de plusieurs entorses majeures à la logique causale ordinaire présentes dans la physique quantique)*

Ce mouvement de l'être qui va de la matière vers l'émergence de l'esprit nous conduit à son terme vers le langage, l'expression, l'art, mais également vers la constitution d'une formalisation scientifique descriptive du monde, c'est-à-dire vers la distinction représentative. Comme je l'ai souligné plus haut, dès qu'il y a distinction, il y a la manifestation d'une forme d'absence. Cette absence est celle de la complétude fusionnelle de l'en-soi, d'une nuit ontologique qui ne connaîtra jamais en tant que telle son épiphanie. C'est l'être lui-même qui porte ce mouvement vers ses propres effrangements représentatifs, c'est-à-dire les multiples déclinaisons possibles de ses représentations qui ne sont autres que les modalités de l'attestation réflexive de l'être lui-même. (J'entends par « effrangement » la diffraction de l'être dans l'ordre multiple de l'épiphanie sensible, comme une écharpe unie se divise à son extrémité en de multiples franges.)

Cette déhiscence du sensible, que je comprends comme l'infinité de l'effrangement représentatif de l'en-soi au travers des différentes manifestations de l'esprit humain trouve son épiphanie dans le langage. Celui-ci est comme l'élément sommital de tout le reste, qu'il s'agisse de l'art, de la science, des religions, etc. . .

Or le langage, de manière étonnante semble se retrouver au cœur même de la matière, qui semble former pour lui une matrice, à l'une de ses frontières les plus problématiques – tellement problématique qu'elle met gravement en danger l'édifice causal de la logique : je veux parler de certaines implications très précises de la mécanique quantique. Je vous invite à explorer à présent pas à pas un de ses aspects qui m'est apparu comme assez troublant.

\* \* \*

Le monde n'est attesté dans son aspect distinctif au sein du réel que dans la mesure où il rentre dans le champ perceptif phénoménal, ce que l'on voit illustré de manière frappante dans la mécanique quantique. Celle-ci permet en effet d'affirmer la superposition simultanée de plusieurs états – ce que l'on appelle justement le *principe de superposition* : un objet quantique peut ainsi être *simultanément* en plusieurs endroits à la fois et doté *simultanément* de plusieurs vitesses, ce qui semble offenser gravement les trois principes fondamentaux de la logique traditionnelle à l'origine de la logique formelle, et

sur lesquels prend appui la raison en son exercice.<sup>7</sup> Ainsi d'un électron – corpusculaire, rappelons-le – gravitant autour d'un noyau atomique, qui se trouve *sur tous les points* de son orbite *en même temps*, et se trouve affecté de plusieurs vitesses *simultanément*. Les physiciens ont rendu compte de ce phénomène *a priori* fort étrange par une notation additive – baptisée par le physicien Paul Dirac notation bra-ket – qui permet de représenter justement ce point qui offense la raison:

$$|\psi\rangle = c_1|\alpha_1\rangle + c_2|\alpha_2\rangle + \dots + c_n|\alpha_n\rangle$$

où  $|\psi\rangle$  représente un état quantique complexe – superposé – pour une particule donnée, et la suite d'inclusions  $c_x|\alpha_x\rangle$  les différents états simultanés dans lesquels se trouve cette particule.

Tant qu'une mesure n'est pas effectuée, c'est-à-dire tant que n'est pas mise en place une *contrainte distinctive spécifique*, la structure intime d'une particule donnée, par exemple un électron, reste dans la nuit de l'en-soi indéterminé et fusionnel où elle ne se distingue pas d'une onde et où il ne peut être question que de champs et de probabilités.

Les échelles quantiques nous permettent donc de saisir de manière particulièrement frappante ce moment de la frontière entre *en-soi* et ce que l'on peut très étrangement apparenter à une véritable *réflexion dans les structures distinctives du langage*. Car, en effet, *toute mesure visant par définition à arrêter un état défini d'une particule, c'est-à-dire à établir une distinction, s'apparente fondamentalement à une des opérations spécifiques essentielles du langage qui est d'ordre distinctif*.

Le physicien américain David Bohm (1917-1992), par son graphique, donne une représentation satisfaisante de la question – Figure 4 – où l'objet central

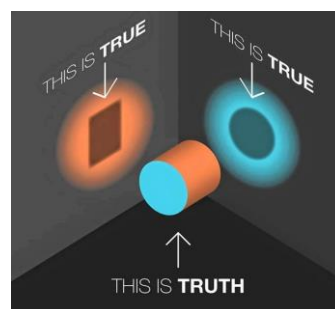


Figure 4

<sup>7</sup> Ces trois principes sont pour mémoire: le principe d'identité, le principe de non-contradiction et le principe du tiers exclu.



(TRUTH), inatteignable en soi, car résidant précisément dans l'en-soi, n'est accessible qu'une fois projeté dans l'ordre phénoménologique des représentations (TRUE) – une fois résolue l'épineuse question de la validation de ces dernières, dont le principe expérimental scientifique ne fait pas le tour.

On se trouve là en présence d'une frontière épistémologique infranchissable. Cette limite épistémologique empêche de rendre compte de manière satisfaisante du passage de la matrice fusionnelle à l'établissement distinctif, condition de possibilité de toute relation. Or je crédite ce passage d'être en quelque sorte un précurseur du transfert de l'en-soi aux structures représentatives du langage. L'indécidabilité présente au sein de la mécanique quantique est donc *un phénomène de structure ontologique*, et non une énigme qui offense la raison causale. Ce qu'il désigne est le passage de la continuité à la discontinuité.

Regardons tout ceci de plus près :

Dans l'expérience mise en place en 1801 par le physicien Thomas Young (1773-1829), on obtient, lorsque l'on projette un faisceau lumineux au travers de deux fentes pratiquées dans une cloison opaque, une série de franges d'interférences qui apparaissent sur un écran placé de l'autre côté de la source lumineuse utilisée.



Une version plus récente de cette expérience a été faite en 2013 au moyen d'un canon à électrons en lieu et place de lumière, afin d'avoir une prise expérimentale plus substantielle sur cette particule élémentaire dotée d'une masse très sensiblement supérieure au photon qu'est l'électron<sup>8</sup>. Cette expérience, menée par quatre physiciens américains<sup>9</sup> a la particularité d'avoir été menée en projetant les électrons un à un, et non en un faisceau continu et indistinct. Au fur et à mesure de l'expérience, les franges d'interférences sont bien apparues, indiquant de manière indubitable que chaque électron – corpusculaire, rappelons le – passait *en même temps par les deux fentes*. Il a pu être mis en évidence à cette occasion que toute mesure du passage de l'électron au niveau des deux fentes parallèles par un procédé lumineux – procédé

<sup>8</sup> La masse de l'électron est en effet de  $9,109 \times 10^{-31}$  kg, quand celle du photon, théoriquement nulle, est estimée inférieure à  $10^{-54}$  kg.

<sup>9</sup> Bach, R., Pope, D., Liou, S. H., & Batelaan, H., "Controlled double-slit electron diffraction", *New Journal of Physics*, 15 (3), 033018. (2013).

expérimental proposé par Richard Feynman visant à pouvoir établir par quelle fente passe effectivement un électron donné – détruit les franges d'interférence projetées sur l'écran qui devient uniformément lumineux : ce procédé de mesure *contraint en fait l'électron à se constituer en tant que phénomène* et le fait, pour partie, entrer irrémédiablement du côté distinctif et discriminant de ce qui peut s'apparenter à une des fonctions les plus remarquables du langage : la fonction distinctive. L'appareillage expérimental joue ici le rôle d'opérateur distinctif, et appartient irrémédiablement de ce fait à un ordre qu'on pourrait qualifier de métalinguistique. On peut donc dire que l'électron comme particule repérée en tant que telle et dont les états superposés ont été réduits à un seul n'appartient plus au *monde* (de l'en-soi) mais s'est établi dans l'ordre du *réel* (voir le placement spécifique du réel sur le schéma).

On a une autre illustration de ce phénomène lorsque l'on mesure la vitesse d'une unique particule, à laquelle le principe de superposition quantique attribue simultanément  $n$  vitesses distinctes mais superposées : une fois la mesure effectuée et la vitesse fixée, celle-ci l'est définitivement. En effet, si on mesure à nouveau sa vitesse dans un second détecteur, on trouvera désormais toujours la même que celle qui a été fixée à la première mesure. Le fait qu'il y ait une conséquence physique à de semblables opérations, à savoir la disparition des franges d'interférence dans l'expérience de Young ou l'attribution définitive d'une vitesse donnée à une particule dans le deuxième cas, montre bien le pouvoir considérable que la fonction distinctive, – qui est une des propriétés fondamentales du langage, rappelons-le – a sur le monde et l'interaction ontologique majeure qu'elle entretient avec lui. Ce qui est fascinant dans cette expérience est que l'on assiste à l'extraction du réel hors de l'en-soi, donc à l'interaction directe entre « langage » – au sens structurellement distinctif donné plus haut – et monde.

L'électron passé au détecteur et ayant donc subi ce qu'on appelle un effondrement de la fonction d'onde est pour ainsi dire « prisonnier » de l'ordre nouménal dans lequel il s'est fermement établi : il rentre ainsi, du moins après un examen provisoire, dans la catégorie kantienne de la chose en soi qui trouverait éventuellement ici, enfin, sa pleine validité conceptuelle. La thèse fondamentale de Berkeley serait donc ici confirmée : la complétude ontologique du monde ne s'établirait que dans son attestation réflexive au sein des instances représentatives du langage.

Cependant, ce que nous avons affirmé jusque-là relève d'un problème soulevé par ce que l'on a appelé le « postulat de la réduction du paquet d'onde », qui ferait dépendre du seul observateur conscient et de ses appareillages expérimentaux l'établissement de la matière dans un ordre distinctif.

Pour faire face à ce problème, les physiciens ont développé une théorie qui permet d'évacuer, au moins dans un sens physique, la nécessité de la présence d'un observateur pour que le réel se constitue dans sa dimension substantielle stable au niveau macroscopique.

La théorie de la décohérence quantique propose donc une explication puissante du fait que le monde macroscopique ne semble pas hériter de ces principes d'incertitude et de superposition que nous avons évoqués en se fixant dans une stabilité définitive, *indépendamment d'un observateur conscient*: c'est l'interaction relationnelle multiple entre les différents éléments constitutifs de la matière qui établit un constant et multilatéral effondrement de la fonction d'onde.

**Table 3.1.** Localization rate  $\Lambda$  in  $\text{cm}^{-2}\text{s}^{-1}$  for three sizes of "dust particles" and various types of scattering processes according to (3.68) (from Joos and Zeh 1985). This quantity measures how fast interference between different positions disappears for distances smaller than the wavelength of the scattered particles. For larger distances, decoherence rates are just given by the scattering rates, and thus independent of  $x - x'$ .

	$a = 10^{-3}$ cm dust particle	$a = 10^{-5}$ cm dust particle	$a = 10^{-6}$ cm large molecule
Cosmic background radiation	$10^6$	$10^{-6}$	$10^{-12}$
300 K photons	$10^{19}$	$10^{12}$	$10^6$
Sunlight (on earth)	$10^{21}$	$10^{17}$	$10^{13}$
Air molecules	$10^{36}$	$10^{32}$	$10^{30}$
Laboratory vacuum ( $10^6$ particles/cm <sup>3</sup> )	$10^{23}$	$10^{19}$	$10^{17}$

E. Joos, H.D. Zeh, C. Kiefer, D. Giulini, K. Kupsch and I.O. Stamatescu, *Decoherence and the appearance of a classical world in quantum theory*, Springer-Verlag, 2003, page 66 (pour une lecture correcte du tableau, il faut inverser la polarité des exposants,  $\Lambda$  étant de fait exprimé en  $\text{cm}^{-2}\text{s}^{-1}$ ).

Voici d'ailleurs une reformulation plus synthétique et claire de ce même tableau:

<b>Temps de décohérence (en secondes) par type d'objet et par environnement</b>			
	<b>Poussière (<math>10^{-3}</math> cm)</b>	<b>Agrégat moléculaire (<math>10^{-5}</math> cm)</b>	<b>Molécule complexe (<math>10^{-6}</math> cm)</b>
<b>Dans l'air</b>	$10^{-36}$ s	$10^{-32}$ s	$10^{-30}$ s
<b>Vide de laboratoire (<math>10^6</math> molécules par centimètre cube)</b>	$10^{-23}$ s	$10^{-19}$ s	$10^{-17}$ s
<b>Vide parfait + éclairage solaire</b>	$10^{-21}$ s	$10^{-17}$ s	$10^{-13}$ s
<b>Vide intergalactique + rayonnement 3 K</b>	$10^{-6}$ s	$10^6$ s ~ 11 jours	$10^{12}$ s ~ 32 000 ans

On voit dans ce tableau les temps exprimés en secondes nécessaires à la décohérence quantique – c'est-à-dire à la stabilisation sous forme de particules distinctes – de molécules complexes, d'agrégats moléculaires et de poussières (tous constitués de fermions) suivant l'environnement dans lequel ils se trouvent. L'opérateur relationnel de la décohérence serait constitué par les particules élémentaires d'interaction, autrement appelées bosons de jauge, comme le photon dans l'expérience de 2013 mentionnée plus haut. Il resterait pour ma compréhension personnelle de non scientifique à clarifier dans la théorie comment des molécules complexes ou des poussières, qui sont déjà structurées par la présence des bosons de jauge responsables de la cohésion interne des atomes peuvent être cependant encore dans un état de cohérence quantique relevant de la notation bra-ket. Quoi qu'il en soit, on pourrait condenser ce phénomène décrit par la théorie de la décohérence quantique en un axiome aux implications universellement transposables : la relation implique la distinction, de manière commutative<sup>10</sup>. La proposition de Ludwig Wittgenstein selon laquelle le monde serait « l'ensemble des faits et non des choses » serait susceptible d'être ici amendée de la façon suivante: *le monde est constitué simultanément de l'ensemble des faits et des choses*, c'est-à-dire simultanément des relations et, de ce fait, des étants distinctifs.

<sup>10</sup> Ce qui est formalisé mathématiquement dans la théorie de la décohérence par ce que l'on appelle la « diagonalisation de la matrice densité. »

### *Conclusion*

Ceci nous permet d'avancer 1) que la matrice originelle de tout langage réside dans la relation, en ce sens que cette dernière est le vecteur d'un premier état distinctif; 2) que le concept kantien de chose en soi est un concept impertinent et invalide hors d'un cadre de pensée purement formaliste, car prétendant affirmer l'existence des étants hors de tout cadre relationnel. Ce que l'on peut déduire des remarques précédentes est que la structure du langage comporte une parenté de nature au moins analogique avec la structure intime du réel dans le rapport existant entre relation et fonction distinctive. Il y aurait donc dans cette structure une préfiguration matricielle de cette fonction caractéristique du langage, chose scandaleuse dans une perspective dualiste, mais somme toute peu étonnante dans une perspective moniste cohérente.

Par ailleurs, je souhaite proposer ici de façon conjecturale que puisse être considérée la possibilité d'intégrer à la physique, envisagée comme discipline scientifique, la notion d'en-soi comme champ nouveau, qui en délimiterait les contours négativement et en constituerait de fait l'extériorité radicale. Elle devrait être pensée concomitamment à tous ses développements, et ne constituerait rien d'autre à l'égard de cette discipline que la transposition stricte dans l'ordre physique des conclusions auxquelles le théorème d'incomplétude de Gödel parvient dans son ordre à l'égard des mathématiques. Cette intégration présenterait l'avantage ou l'inconvénient, suivant la perspective que l'on choisit d'adopter, de limiter les prétentions totalisantes de la physique à l'égard de sa faculté supposée à pouvoir rendre compte du monde de façon exhaustive. Elle permettrait d'englober de façon satisfaisante plusieurs apories de la physique contemporaine qui présentent des dissonances expérimentales radicales, comme la matière noire ou l'énergie noire, dont on observe expérimentalement l'empreinte indéniable, sans qu'aucune trace physique n'en soit accessible — sans parler de l'inaccessibilité expérimentale à un état comme celui de la cohérence quantique et ce qu'elle implique: superposition, intrication, réversibilité temporelle, entre autres.

Je souhaite conclure sur une ouverture plus générale mais essentielle, en attirant votre attention sur certaines conséquences éthiques potentiellement dévastatrices de la fonction distinctive: celle-ci porte en elle une faille inquiétante dans son articulation avec notre condition humaine dont l'essence est en premier lieu d'être relationnelle. Elle constitue le lieu d'une très destructrice confusion entre sujet et objet, en substituant une dimension d'objectalité établie dans l'ordre de la quantité à des êtres dont la nature véritable se caractérise avant tout par l'expression d'un je irréductible et souverain établi dans l'ordre de l'être. Les génocides, l'« organisation du parc

humain », comme dit Sloterdijk, les problématiques sociales, urbaines, démographiques, éducatives envisagées comme des problèmes de masse relèvent toutes de ce point. Car l'objet, c'est ce qui se dénombre. Elle donne de plus à entendre la possible fragmentation du sujet là où il se définit organiquement par son irréductible unité. La médecine anatomique, hospitalière le plus souvent, où les personnes sont envisagées comme de simples assemblages d'organes au sein desquels des spécialistes, tels des garagistes, sont en charge de la réparation de telle ou telle partie envisagée comme une pièce détachée, et plus encore le transhumanisme, relèvent de ce point.

Je ne peux également oublier le regard d'une de mes amies, avocate de son état, très cultivée mais sans formation philosophique particulière, quand je lui ai lu la première version de cet article, fort mal fagotée il est vrai, et inutilement elliptique et complexe. Car l'extrême fragmentation et l'approfondissement de connaissances coupées les unes des autres, qui constituent peu à peu une véritable noyade dans le multiple, nous conduisent tous progressivement à nous enfoncer dans des domaines séparés où plus aucune rencontre n'est possible. Babel c'est cela, et nous y sommes.

\* \* \*

Pierre FARAGO  
pierrefarago@gmail.com